

Postface

EMILIO LUSSU, UNE METAPHORE ITALIENNE.

Au-delà de l'extraordinaire dimension personnelle du personnage d'Emilio Lussu, le récit de la vie de cet homme, que nous révèlent les deux textes rassemblés ici pour la première fois, interroge au fond sur le destin de l'Italie contemporaine, si voisine, si proche et qui nous reste pourtant si mal connue.

Certes une brillante intelligence, une expérience humaine rare, un courage physique et intellectuel sans faille, ont permis à cet homme de tracer une route singulière parmi ses contemporains et de traverser des temps terribles avec honneur et dignité.

Tant et tant de ses concitoyens lui doivent tout simplement la vie. À commencer par les soldats de la division Sassari engagés sans savoir pour qui ni pourquoi durant la Première Guerre mondiale sur le front autrichien et qu'il préserva de la folie des officiers supérieurs et de celle du haut état-major comme il le raconta dans *Un anno sull'Altipiano* publié en France sous le titre *Les hommes contre*, titre repris du beau film de Francesco Rossi, avec Alain Cuny et Gian Maria Volonté sorti en 1970¹. Lui doivent également la vie nombre de ces Italiens antifascistes réfugiés en France, traqués d'emblée par l'Ovra, la police secrète italienne, puis par les nazis, auxquels la police de Vichy ne manqua pas d'apporter son concours zélé. Et tant d'autres encore de toutes nationalités lui doivent la vie, qu'il a croisés au hasard de ses engagements internationaux, de la guerre d'Espagne à la résistance française sans oublier l'assistance

¹ *Les hommes contre* (traduit par Emmanuelle Genevois et Josette Monfort), Paris, Arléa, 2015.

déterminante qu'il apporta à Varian Fry pour organiser la fuite des ressortissants allemands et autrichiens pourchassés par les nazis. Varian Fry lui a d'ailleurs rendu hommage dans son livre *Surrender on demand*².

Tout au long de sa vie cet homme ombrageux semble inébranlable, comme sous la tension permanente d'un ressort qui ne lui laissa aucun repos, l'antifascisme. L'identité sarde en est très certainement le fondement, qu'il décrit lui-même dans *Le sanglier du diable*³. Mais c'est à l'Italie que son destin est lié. Et c'est donc le contexte italien qui va fixer les limites des engagements de Lussu, celles de ses succès et aussi de ses échecs. De ses frustrations jamais surmontées dont il portera silencieusement le poids dans une Italie postfasciste qui ne lui accordera qu'un rôle marginal, vite oublié de ses concitoyens. Comme si le destin de cet homme avait été non pas brisé, jamais, mais contraint, limité par l'histoire d'un pays qui ne pouvait et ne voulait permettre ni à lui, ni à un autre, de s'affranchir d'une sorte de plafond de verre pour accéder à un autre niveau, celui où l'individu le plus talentueux se dépasse et transcende le sort de tout un peuple, le projette autrement dans l'histoire et, au-delà des contingences personnelles et factuelles, façonne un imaginaire pour des décennies voire des siècles.

Ce que fera de Gaulle dans une France pourtant toute aussi mal en point. C'est ce parallèle qui nous parle étrangement de chacun de ces deux pays.

Car en 1940, la France était par terre. C'est l'Italie qui fanfaronnait. Et qui allait jusqu'à occuper militairement la rive gauche du Rhône après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord en novembre 1942. Débarquement auquel l'armée française s'opposera violemment au prix de milliers de victimes parmi les forces « alliées ». Ce qui se reproduira quelques

² *Livrer sur demande - Quand les artistes, les dissidents et les juifs fuyaient les nazis, Marseille 1940-1941* (traduit par Edith Ochs), Marseille, Agone, 2008.

³ *Le sanglier du diable* (traduit par Francis Pascal), La fosse aux ours, 2014.

mois plus tard sur les côtes de Sicile. Ce rapprochement permet de montrer des similitudes intéressantes et sans gloire à des instants précis tandis que la suite divergera étonnamment. Or c'est justement cette divergence qui interroge, au-delà de l'engagement des individus, si prestigieux soient-ils. C'est elle qui montre comment Lussu dans des circonstances identiques n'arrivera pas, ni lui ni un autre, à faire émerger sur le front des combats et jusqu'à Berlin, une force italienne digne de ce nom, représentative du relèvement d'un pays qui n'était pourtant pas tombé plus bas que la France. Lussu, qui avait tout prévu, qui avait des contacts personnels avec le gouvernement britannique, qui avait vu de ses yeux de Gaulle bien seul agir à Londres, qui avait planifié un débarquement en Sardaigne. Et qui n'a pas pu faire aboutir ses projets qui auraient changé l'histoire de l'Italie, celle de sa libération, mais aussi celle de son redressement après-guerre. Qu'est-ce qui a manqué alors à l'Italie ? Pourquoi l'effondrement de l'État à la suite du renversement d'alliance opéré en septembre 1943 dans des conditions lamentables n'a-t-il pas suscité à partir des nombreuses divisions italiennes existantes l'émergence d'une armée nationale digne de nom ? Et cela alors même que la libération de la Corse avait vu l'armée italienne d'occupation y rejoindre le camp des Alliés et se battre brillamment contre les fascistes au prix de plusieurs centaines de morts ? Pourquoi ce sauve-qui-peut général que n'arrivera pas à faire oublier l'existence d'une glorieuse résistance, très tardive et territorialement bien limitée ? Qu'est-ce qui, dans ce qui s'est passé alors, nous parle de l'Italie d'aujourd'hui ?

La dimension historique de la construction unitaire de l'État en France et en Italie est le premier élément d'explication. L'émergence tardive de l'État italien, en comparaison des siècles accumulés en France, est bien sûr une donnée essentielle. En ce qu'elle ne permet pas l'émergence de figures légendaires aptes à créer un imaginaire national. Jeanne d'Arc, Bayard, Duguesclin, Henri IV, François 1^{er} chevauchant à Pavie à la tête de ses troupes, Bonaparte, Gambetta, tant et tant d'autres qui imprègnent suffisamment les mémoires pour qu'à tout moment certains se sentent investis d'une mission exceptionnelle, se

considèrent en avoir le droit, tandis que d'autres autour d'eux leur reconnaissent de s'inscrire dans une glorieuse tradition.

Cet État italien tardif n'avait au cours de sa courte histoire que faiblement suscité l'adhésion populaire. Dès sa naissance il s'était illustré dans le Sud et en Sicile par une terrible répression sociale déguisée en lutte contre le banditisme. Un « État de siège » sous le couvert duquel l'Armée fusillera des milliers de gens, basse besogne dans laquelle s'était illustré le général Cardona, le père de celui qui fut ensuite responsable du désastre militaire de Caporetto sur le front autrichien en 1916, et le grand-père de celui qui dirigea sans succès en 1944 ce qui aurait pu être une armée italienne de libération. Bref, représentatifs d'une classe d'officiers sans gloire, non respectés pour des faits de bravoure sur le champ de bataille, au service de la répression intérieure de l'État.

Enfin la longue période du régime fasciste avait à la fois permis de briser les opposants et de favoriser la généralisation d'une armée dont les officiers supérieurs avaient tous été promus sur la base d'un clientélisme politique sans vergogne et dont aucun n'avait la moindre intention de jamais donner sa vie pour la patrie. Difficile dans ces conditions qu'émergent des individus, connus ou inconnus, capables d'inspirer le respect et d'entraîner derrière eux une masse significative de gens venant de tous les horizons politiques, sociaux et géographiques. Si tant est qu'il y en ait eu, leur environnement humain eut été suspect à leur égard, les considérant au mieux comme des bouffons et au pire comme des apprentis dictateurs. Les bouffons étant, après vingt ans de dictature, préférés et de loin aux hommes providentiels.

Si à cela, qui est déjà pesant, on rajoute le remplacement de Mussolini par Badoglio, grand dignitaire fasciste, on comprend que pour le peuple italien la confusion ait été totale et que l'État soit finalement ressenti comme quelque chose de dangereux, d'imprévisible, mais toujours prêt à fuir ses responsabilités et à abandonner la population en rase campagne. C'est ainsi que de nombreuses divisions italiennes en Italie, prises au dépourvu et

dont les chefs avaient fui les premiers, aucune ne combattit les Allemands, que des dizaines de milliers de soldats italiens refusant de se soumettre à la Wehrmacht furent en quelques jours abattus par les Allemands qui les traitèrent selon les lois de la guerre comme des traîtres et enfin qu'un million de soldats italiens furent transférés en wagon à bestiaux vers les camps allemands où ils périrent par milliers. Un peuple entier martyr de son État, de la faillite et de la trahison de ses responsables. La seule solution restait la fuite individuelle en tenue civile et avec la complicité de tout un pays, chaque famille espérant qu'un des siens bénéficierait pour rentrer à la maison de la même solidarité des autres.

Ne manquait plus que l'entrée des communistes dans le gouvernement du maréchal Badoglio pour qu'à la tragédie se rajoute la dimension d'une farce. Un peu d'uchronie va nous aider à comprendre le drame vécu alors par les Italiens et ses conséquences dans le temps. Imaginons que les alliés anglo-américains, après avoir débarqué en Afrique du Nord, aient pu imposer autour de l'amiral Darlan, représentant personnel de Pétain, un gouvernement de large union nationale. Et que, de la même manière qu'il le fera quelques mois plus tard en Italie, Staline ait ordonné, pour soulager le front de l'Est, que les communistes participent à ce gouvernement. Sans de Gaulle, que les Américains détestaient et auquel ils opposaient sans cesse Giraud, tellement plus complaisant. On voit ce que cela aurait donné. Un magma infâme, incapable de soulever un peuple et d'alimenter son imaginaire ni dans l'immédiat ni dans le futur.

C'est à cela que Lussu fut confronté et qui borne d'emblée les limites de son action. Faute de référence historique, il ne lui vient pas à l'esprit de s'émanciper et de forcer le destin. Même accueilli à bras ouverts à Londres, il craint qu'un soutien britannique ne le fasse passer pour un traître aux yeux de ses compatriotes. Bénéficier de l'argent étranger pour se donner les moyens du combat lui est impossible et il rend contre un reçu les sommes que lui avaient déjà versées les services de Londres. Et c'en est trop pour lui que les

Britanniques voient d'un mauvais œil tous ceux qui évoquent pour l'Italie d'après-guerre la fin de la monarchie et l'instauration de la république. Il a pourtant sous les yeux un de Gaulle qui sans moyens arrive à donner le change, à tirer des bords dans l'adversité, qui ne craint pas le jugement des autres, qui est prêt quand il le faut à Dakar en 1940 comme en Syrie en 1941, à faire bombarder les forces françaises restées loyales au régime de Vichy. Mais qui arrivera, avec des bouts de ficelle et de faibles troupes hétérogènes, à incarner une France combattante plus mythique que réelle, en s'appuyant, mais avec panache sur les débris épars d'une armée effondrée. Et dont l'action glorieuse permet de s'enraciner dans un imaginaire national largement reconstitué. Pour cela il avait fallu à la fois un individu qui trouva normal d'avoir un destin hors du commun et un peuple prêt à se ranger derrière son sauveur. Ce sont ces éléments-là qui faisaient défaut à l'Italie dont l'histoire était autre.

Or l'ombre de ce passé obscurcit le ciel des contemporains. Qui aujourd'hui connaît en Italie la date de la fête nationale et pourquoi fêter ce jour ? Combien d'Italiens savent pourquoi est chômé le 25 avril ? Les sondages les plus récents révèlent une grande ignorance sur ces sujets. Car ce jour de 1945 où le Comité de Libération National de Haute Italie proclama l'insurrection générale sur les territoires encore occupés par les nazis et les fascistes ne concernait par définition que ceux-ci et n'avait donc aucun impact dans tout le reste de l'Italie, « libéré » parfois depuis près de deux ans comme la Sicile.

C'est qu'un autre imaginaire national s'est mis en place du fait des conditions ambiguës de la sortie du fascisme et de la « volte-face de Salerne », ce ralliement des communistes à un gouvernement siégeant à Salerne où avaient débarqué les Américains et présidé par un haut dignitaire fasciste, criminel de guerre et jamais repent. Cette ambiguïté consubstantielle de l'Italie d'après-guerre et jusqu'à nos jours trouve ses fondements dans ce moment où l'Italie ne procéda à aucune épuration sérieuse de son appareil d'État en échange d'un rôle déterminant accordé au parti communiste, dont le leader Togliatti, à peine revenu d'URSS, fut opportunément nommé

ministre de la Justice. Togliatti qui fit adopter dès 1946 une amnistie générale, la première de toute l'Europe, et qui quitta son ministère avec les fiches de tous ceux à qui on pourrait dans le futur rappeler leur passé fasciste. Bref : un arc politique Démocratie chrétienne et Parti communiste qui mit tout en œuvre pour éliminer les rivaux de chaque camp. C'est ainsi qu'à gauche le parti de Lussu, Justice et Liberté devenu Parti d'action fut d'abord marginalisé puis éliminé de la vie politique italienne entraînant ses responsables les plus prestigieux dans un oubli organisé. Tandis que les libéraux, à droite, avec le philosophe Benedetto Croce pour chef de file connurent le même sort.

Avec l'effondrement du mur de Berlin et la fin de la guerre froide qui avait structuré l'espace politique italien, c'est cet imaginaire-là qui allait être remis en cause. Cela a commencé avec l'émergence d'une littérature historique critique. Sergio Luzzatto avec son livre *Partigia. Primo Levi, la Résistance et la mémoire*⁴ a brisé, à ses dépens, le mythe fondateur. Avant lui Claudio Pavone, avec son *Une guerre civile. Essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*⁵ avait commencé cette relecture critique, ce qui lui valut d'être accusé de « révisionnisme » par les tenants de l'orthodoxie fondatrice. L'arc constitutionnel de l'après-guerre n'y résisterait pas. La disparition de ses composantes démocratie chrétienne-parti communiste en fut la traduction politique. La France connaît un phénomène voisin. Mais confrontés aux mêmes problèmes, les Français se cherchent aussitôt un sauveur, tandis que les Italiens continuent de leur côté à s'en méfier, quitte à supporter des bouffons. La déception leur sera commune. C'est alors que la grande et belle figure d'Emilio Lussu pourra inspirer les générations futures.

Philippe San Marco

Marseille, janvier 2023

⁴ Traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, Gallimard, 2016.

⁵ Traduit par Jérôme Grossman, Le Seuil, 2005.

